

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 50

Artikel: Un apiculteur qui a du guignon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:	
SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS
datent du 1^{er} janvier, du
1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou
du 1^{er} octobre.

Lettre d'une abonnée.

Nous avons publié, dans notre numéro du 28 novembre, un article sur le « bonheur en ménage », dans lequel nous provoquions une réponse de la part d'une plume féminine. Cette réponse nous est donnée aujourd'hui par une de nos abonnées, et nous nous empressons de l'accueillir. La voici :

Monsieur le Rédacteur,

A la fin de l'année, époque particulièrement favorable aux réflexions sérieuses, je me permets de poser ici quelques questions à messieurs les maris.

Le *Conteur* nous a donné cette année (sans parler des précédentes), quelques critiques sur la femme. Bien que je n'aie pas la plume facile, je me hasarde néanmoins à défendre le sexe si aisément calomnié.

Je veux parler du sort de la femme chrétienne, de celle qui s'efforce chaque jour davantage de remplir fidèlement les devoirs que Dieu lui a imposés. Appelée à exercer sur sa famille, sur son entourage, une influence douce et bienfaisante, sa tâche est noble et belle, mais elle est souvent hérisée de difficultés. La femme a donc besoin que son mari la lui facilite.

Nous sommes, hélas, souvent exposées à la critique... Nous avons de nombreux défauts, dit-on, et peu de qualités ; nous dépensons trop, nous aimons le luxe, les plaisirs, et même... le piano !

Nous prenons toujours bonne note de ce que le *Conteur* veut bien nous dire, et soyez sûrs, messieurs les maris, que nous sentons très bien nos faiblesses et que nous nous efforçons de nous corriger.

Certes, nous ne sommes pas parfaites, nous en convenons ; mais vous, messieurs les maris, l'êtes-vous ?... N'avez-vous pas vos défauts ?... Ne manquez-vous pas souvent à vos devoirs ?... Laissez parler votre conscience, écoutez-la, ne vous croyez pas parfaits, soyez moins égoïstes.

Nous supportons avec courage et douceur vos travers, et nous ne vous faisons point de reproches ; le cœur de la femme est trop délicat pour cela... Vous exigez de nous beaucoup de choses, et surtout vous désirez que nous soyons

toujours aimables, toujours souriantes. Vous connaissez le proverbe qui affirme que : « L'homme le plus heureux est celui qui est content de son sort. » Mais lequel de vous éprouve ce contentement ?... Vous savez aussi que « l'égalité d'humeur est une vertu... » Combien de fois par semaine rentrez-vous, au foyer conjugal, contents et joyeux ?

Vous êtes (ne vous en déplaise) le plus souvent peu aimables avec votre femme. Comment et sur quel ton lui répondez-vous quand vous abordez un sujet sur lequel elle n'est pas tout-à-fait d'accord ? Combien de fois la laissez-vous toute seule, pendant que vous allez chercher vos distractions au dehors ? Car vous semblez persuadés que la femme peut se suffire à elle-même ? Il y a tel mari, qui ayant la plus excellente femme, prend le mauvais pli d'être toujours grincheux et maussade à la maison, souvent même grossier. Et pourquoi ? Parce que cela lui est plus facile que de se mettre en frais d'amabilité.

Croyez-vous donc, messieurs, que nous n'avons pas besoin d'être entourées d'affections, encouragées et soutenues ? Il y a heureusement des maris qui apprécient la femme à sa juste valeur, qui l'estiment, qui la rendent heureuse ; ceux-là je les respecte ; ils comprennent leur intérêt véritable.

J'espère qu'il arrive, une fois ou l'autre, à ceux de mes lecteurs qui jettent tout le blâme sur la femme, de se demander : « Suis-je de mon côté pour ma femme ce que je devrais être ? est-ce que je contribue à lui rendre la vie heureuse ? ne suis-je pas le plus souvent injuste, impatient, ingrat, brusque même avec elle ? »

Quelque mari me répondra peut-être : « Mais ma femme a tout ce qu'il lui faut, je ne lui refuse rien. » Oui, c'est vrai, mais cela ne suffit pas, elle a besoin pour vivre, de votre amour, de votre affection, et c'est votre devoir de lui témoigner votre reconnaissance.

Sachez qu'il n'y a rien d'aussi beau, sur la terre, qu'un ménage bien uni ; mais pour qu'il le soit, il faut que chacun s'efforce de rendre heureux l'être que Dieu lui a donné pour partager son sort.

Prenez donc une bonne résolution, messieurs ; soyez doux, contents, aimables, bienveillants avec votre femme, qui, de son côté, fera son possible pour vous rendre heureux. Victor Hugo a dit :

Aimons-nous toujours davantage
Unissons-nous mieux chaque jour ;
Les arbres croissent en feuillage,
Que notre âme croisse en amour !
Une de vos lectrices.

Un apiculteur qui a du guignon.

A la grande exposition d'apiculture de B., Antoine Bumke fit l'acquisition d'une reine d'abeilles. Il la trouva idéalement belle, avec sa jolie cuirasse, ses yeux couleur d'or et son abdomen formé d'anneaux noirs et jaunes. Afin de la transporter dans sa ruche, il fabriqua une boîte pareille à celles des allumettes suédoises, mais au lieu de mettre une enveloppe en bois, il se contenta de fermer la boîte au moyen d'un papier percé de petits trous. Il emprisonna avec la reine quatre abeilles ouvrières — afin qu'elle ne s'ennuyât pas, pensa le sensé jeune homme.

Que de choses il se promet du croisement de cette reine avec la race de ses colonies et avec quelle joie il sent la petite boîte dans la poche de son pantalon !

Mais il a encore à envoyer une dépêche à sa fiancée et à sa future belle-mère qu'il doit voir en passant et l'attendent à deux stations plus loin. Le temps presse, le train va partir.

La locomotive siffle, Antoine enjambe le quai, se précipite dans le premier coupé venu, déjà au complet, et tombe sur les jambes étendues d'un vieux monsieur, tandis que sa tête va buter contre les genoux pointus d'une vieille demoiselle, qui jette les hauts cris.

Après s'être beaucoup excusé, il parvient à s'asseoir, tandis qu'il entend prononcer ces mots : « le gars est ivre, » qui font profondément rougir l'innocent jeune homme.

Il cherche, par sa tranquillité et sa bonne tenue, à effacer cette injuste opinion ; malheureusement il éprouve un fort chatouillement à la jambe droite.

Furtivement, Antoine tâte la partie atteinte et dans son mouvement effleure sa voisine, grosse bouchère juive.

— Que cela ne se renouvelle pas, dit-elle d'un ton irrité.

Antoine rougit de nouveau jusqu'aux oreilles, mais l'instant d'après il saute en l'air tout effaré.

— Que veut-il encore ? glapit la vieille demoiselle.

— Vous devriez avoir honte, dans l'état où vous êtes, de monter auprès de gens convenables, remarque le vieux monsieur, avec des regards menaçants. Que l'on tolère de pareilles choses, c'est révoltant ! murmure-t-il dans son coin.

A ce moment, Antoine ressent une violente piqûre ; il rassemble tout son courage et plonge bravement la main dans sa poche. O Dieu ! il ne s'est pas trompé ; la boîte s'est brisée lors de sa chute en entrant dans le coupé ; le couvercle est écrasé ; plus trace de la reine ni de ses suivantes.

Et maintenant cela pique en deux endroits.

Antoine pousse un cri sauvage et saute de nouveau en l'air.

— Dieu du ciel ! il devient fou ! crie la bouchère.

— Contrôleur ! Contrôleur ! laissez-nous sortir... Un fou ! crient tous les voyageurs ensemble.

Antoine Bumke crie de nouveau.

— Au nom du ciel ! il tombe en délice furieux, dit la vieille demoiselle.

— Silence, silence, impose le vieux monsieur ; puis se tournant vers Antoine :

— Qu'avez-vous ? dites-le-nous !

— Je ne peux plus y tenir, crie Antoine ; elles sont sorties... toutes... elles piquent... je suis déjà piqué... quittez tous le coupé... il faut que je sois seul... sans cela vous serez aussi piqués.

— Il est fou, c'est un fou échappé. — Contrôleur ! crient tous les voyageurs hors d'eux-mêmes.

Le contrôleur apparaît alors à la fenêtre.

— A l'instant, mesdames et messieurs, à l'instant, le train va s'arrêter... Quoi ? Evadé ?... On va l'examiner tout de suite.

Coup de sifflet strident. — Station N.

Pleins d'effroi, tous se précipitent hors du wagon. Averti par le contrôleur, le chef de gare s'avance lentement et lorsque les voyageurs sont descendus du coupé, il en ferme soigneusement la porte, se poste devant la fenêtre ouverte et commence son interrogatoire.

— Ainsi, c'est une évasion, vous en convenez ?

— Sans doute, sans doute, affirme Antoine, agité, toutes se sont évadées.

— Toutes ?... Combien y en avait-il donc ?

— Cinq, dit Antoine en geignant, quatre ouvrières... ah ! pour celles-là la perte n'est pas grande, mais la reine aussi est partie.

— Quoi ?... une reine ?... Comment était-elle donc ? demande l'employé d'un ton railleur.

— Oh !... elle avait des yeux d'or... et la partie postérieure du corps couverte d'anneaux noirs et jaunes.

— Belle reine ! dit en riant le représentant de la station. Et les autres comment étaient-elles ?

— Dieu !... comme sont toutes les ouvrières... une abeille ressemble à une autre.

— Maintenant, rassemblez vos idées, jeune homme, lui dit sévèrement le chef de gare. Restez dans le sujet et n'ayez pas de nouveau les abeilles dans la tête.

— Je ne les ai pas dans la tête, dit Antoine en geignant, mais dans...

— Et où donc ? répond gaiement l'employé.

— Dans le... pantalon. Ce dernier mot, Antoine le glissa à l'oreille de son interlocuteur.

— J'avais un trou dans ma poche... elles se seront faufilées par là.

— Qui est-ce qui s'est faufilé ? demanda le chef de gare ahuri.

— Mais... la reine... et les quatre ouvrières.

— Hahaha ! une reine et quatre ouvrières dans le... hahaha ! dit en riant le chef de gare. Allons ! de la tranquillité... qu'avez-vous à crier encore ?

— Aïe ! crie Antoine, je ne puis plus y tenir !

La cloche sonne. Toujours riant, l'employé se dirige vers le bureau du télégraphe pour donner des ordres à la prochaine station concernant « le fou. »

Le train est en marche. Antoine est seul. Il ne peut plus supporter ces piqûres. Prenant rapidement sa détermination, il ôte son pantalon et s'approche de la fenêtre. Trois abeilles s'envolent gaiement dans les airs, deux se cramponnent encore fortement. Cependant, il faut qu'elles partent et Antoine secoue le pantalon par la fenêtre.

— Bon voyage, perfide et méchante reine, dit-il douloureusement ; au même instant — houhouhouhou — passe sur l'autre voie le train express. Il semble au malheureux, plus mort que vif, qu'on lui arrache la tête... mais ce n'est que le pantalon que l'express emporte triomphalement... et pour toujours.

Antoine Bumke reste pétrifié... il se fait nuit dans son âme. Il reste des minutes sans pensée et sans... La muse elle-même, horripilée, se voile la face.

De nouveau un sifflement éclatant à faire frissonner jusque dans les moëllles.

Pour Antoine, il sonne comme un glas funèbre. Le train s'arrête fièrement devant un quai rempli de monde.

Elles sont là, sa fiancée, sa future belle-mère, avec beaucoup d'autres connaissances ; honteux, il se cache, car la porte vient de s'ouvrir.

Apparaît le contrôleur ; il fait un signe et le chef s'approche avec deux gendarmes ; ils s'emparent de lui.

— Hahaha ! .. il a fait toilette maintenant, dit en riant le contrôleur.

— Non, pour celui-là il n'y a pas de doute à avoir, s'écrie le chef de gare.

— Silence ! silence ! crie le gendarme, apportez un manteau.

— Le second gendarme ôte son manteau et le jette sur Antoine — une lutte s'engage et le malheureux réussit à sauter hors du coupé. Le gendarme le saisit, il se dégage et le manteau reste dans les mains des agents.

Un cri part de deux bouches. Rougisante et honteuse, la fiancée détourne la tête ; la future belle-mère est changée en statue de sel.

Sous leurs yeux, Antoine est de nouveau saisi par ses persécuteurs et enfermé avec eux dans une charitable voiture fermée.

Au poste, la chose doit avoir été plus tard tirée au clair.

Cependant, Antoine Bumke ne voulut plus jamais essayer de faire des croisements ni visiter les expositions d'apiculture ; il ne revit également jamais sa fiancée, car dans son indignation, elle lui écrivit « qu'elle n'avait pas envie d'épouser un Sans-culotte. »

Ah oui ! celui-là a eu du guignon ! !

(*Revue internationale d'Apiculture.*)

A la frontière franco-italienne.

Un écrivain français fort goûté, M. Paul Ginisty, se trouvait dernièrement à Menton, où il a glané les détails d'un charmant épisode de la vie militaire sur la frontière franco-italienne, où, fréquemment, chasseurs alpins français et bersaglieri se rencontrent de très près. Ce fait provient de ce qu'il y a des endroits où la frontière est délimitée si vaguement que les démarcations de chaque territoire sont assez difficiles à reconnaître.

Malgré les rapports assez tendus entre la France et l'Italie, ces rencontres sont courtoises et donnent aux soldats des deux pays l'occasion de s'apprécier par une estime réciproque. On n'en évite pas moins, autant que possible, de part et d'autre, tout ce qui pourrait donner lieu à des incidents diplomatiques.

Ecoutez ce que raconte à ce sujet le spirituel chroniqueur du XIX^e Siècle :

Un commandant de nos bataillons faisait manœuvrer ses hommes en une gorge quelque peu farouche, qui lui paraissait un terrain fort propre à éprouver leurs qualités de résistance. Les soldats ne demandaient qu'à aller de l'avant et franchissaient gaiement le hérissement des rocs.

L'adjudant qui était à l'avant-garde fait arrêter tout à coup ses chasseurs et court vers le commandant.